

UCHRONIE OU ANTICIPATION ?

En 1957, Karl-Herbert Scheer crée le D.A.S. : dix-huit épisodes rédigés jusqu'en 1965. Plus tard, aidé de son épouse Heidrun, il les retravaille et déplace le début de l'aventure de 1987 à 2002. Cette version révisée sera publiée à partir de 1973 et poursuivie l'année suivante avec un dix-neuvième volume. Au total, cinquante épisodes paraîtront jusqu'en 1980. À ce jour (2005), seuls les quarante premiers ont été traduits en français.

Deux points importants caractérisent cette nouvelle édition par rapport à la précédente :

La forme : *afin de réaliser des ouvrages de qualité, dans le respect des auteurs, une traduction intégrale a été restaurée. Et si un « lifting » suffisait à peu de choses près pour le premier volume, le vocabulaire de 2005 n'étant plus celui de 1977, les volumes suivants – qui avaient été amputés d'un tiers – restitueront les aventures de Thor Konnat telles que les a écrites leur auteur.*

Le fond : dans cette série, K.-H. Scheer s'est montré un remarquable visionnaire en prédisant la réunification allemande et son intégration dans une grande Europe, la fin du communisme en U.R.S.S. et la dislocation du bloc soviétique.

Le monde dans lequel évoluent HC-9 et MA-23 est donc, à peu de choses près, celui que nous aurions pu connaître aujourd'hui si la guerre froide entre les U.S.A. et l'U.R.S.S. s'était prolongée quelque peu, évitant sans doute la mise au rancart des projets spatiaux américains : stations orbitales et bases permanentes sur la Lune.

Mais le monde du D.A.S. est aussi celui que nous pourrions connaître dans un futur pas si éloigné, l'essor actuel de la Chine, davantage économique que politique, pouvant déboucher sur la formation d'une Grande Asie.

Le dilemme était donc celui-ci : fallait-il rééditer le D.A.S. tel qu'il a été mis en forme voici trente ans, ou bien le moderniser en changeant les dates et en actualisant les quelques – rares – technologies désormais dépassées ? Le souhait de Mme Heidrun Scheer de respecter l'œuvre de son époux a finalement emporté la décision.

Alors, amis lecteurs, le choix vous appartient : avec l'option « uchronie », explorez la première décennie d'un XXI^e siècle tel qu'il aurait pu être ; avec l'option « anticipation », ajoutez vingt ans aux

dates mentionnées et visitez un de nos futurs possibles.

Note sur le contexte technologique :

Certaines innovations technologiques et découvertes scientifiques de l'univers du D.A.S. peuvent paraître surprenantes, voire invraisemblables. Pourtant, quasiment toutes reposent sur des bases sérieuses, même le Thermonital, qui pourrait être créé dans un proche avenir avec des produits métastables comme l'hydrogène métallique ou l'hélium triatomique (molécule de 3 atomes, à ne pas confondre avec l'hélium 3, qui est un isotope), substances pouvant développer jusqu'à cent fois plus d'énergie que les produits chimiques usuels et qui sont sur la liste des « candidats » carburants-fusée du futur. Mais peut-être fais-je fausse route... Qu'est le Thermonital ? Secret D.A.S. !

Sur ce, bonne lecture !

Jean-Luc Blary

CHAPITRE PREMIER

Je les haïssais.

Je ne savais plus qui ils étaient. Je ne me rappelais même plus leurs noms. À l'inverse, je ressentais une douleur atroce qui, partant de mon crâne, me brûlait dans tout mon corps.

Que voulaient-ils de moi ? Et pourquoi m'avaient-ils attaché ?

— Du Toltastopin, vite ! dit l'une des silhouettes dont le visage était à peine visible derrière le masque blanc du Pronap-gaze.

Je ne distinguais que deux yeux qui, dans le verre cannelé du réflecteur, me parurent irrésolument grands et sans pitié.

Je me sentis perdre définitivement le contrôle de ma volonté, et, de nouveau, monta en moi une haine irrépressible. Je voulus me soulever de la table, et sentis une forte pression autour de mes poignets et dans la partie supérieure de mes bras. Je ne pouvais rien faire, les larges lanières me retenaient trop serré sur la table blanche où je me tordais comme une bête martyrisée.

À partir de ce moment, je ne sais plus ce qui se passa. Je vis toutefois au-dessus de moi, dans la glace, une figure sans contour paraissant inhumaine qui ne semblait faite qu'approximativement de chair et de sang.

L'horreur me saisit. Je ne me rendais pas compte que ce que je voyais était mon propre visage, sur lequel s'exprimaient toute la haine et tout le désespoir dont un homme peut être capable.

Je me comportai comme un fou. Les fractions de secondes me semblaient être des éternités. Je n'étais plus maître de mes propres réflexes. J'étais devenu une chose à forme humaine ayant perdu tout contrôle d'elle-même, incapable de comprendre ce qui lui arrivait vraiment.

Au-dessus de moi – non, derrière moi –, quelque chose bourdonna. L'une des ombres ordonna nerveusement :

– Cent dix volts, pas plus, à intervalles rapprochés.

Que voulait dire l'ombre par là ? J'essayai de réfléchir mais n'y parvins pas. Des électrochocs traversèrent mon corps. Ma musculature crispée commença à se décontracter. Cela me faisait mal, très mal même. Mes cris se transformèrent en gémissements. Mes yeux fixèrent la glace du réflecteur qui sembla devenir un œil énorme luisant méchamment.

Les ombres me passèrent des liens métalliques

autour des articulations. De nouveau, des électrochocs fouettèrent mon corps. Je m'efforçai de demeurer aussi calme que possible en espérant ardemment que cette torture se terminerait le plus tôt possible.

Dans mon cerveau, il se passait quelque chose. J'entendis des sifflements et, subitement, la douleur furieuse cessa.

Il y avait une odeur écœurante. J'avais mal au cœur. Une autre ombre en blouse blanche me piqua le bras. Quelque chose de liquide coula dans mes veines, qui me calma merveilleusement.

— Dieu soit loué ! entendis-je prononcer une voix soulagée. Il réagit très vite.

— Coupez le courant, ça suffira comme ça, dit une deuxième personne d'une voix tranquille.

J'étais de plus en plus fatigué. Mes yeux se fermèrent, mes gémissements cessèrent. Je sentis encore qu'ils travaillaient toujours sur mon crâne. Quelque chose fut pressé contre ma tête. Une masse glacée coula sur ma tempe gauche, et ce fut la dernière chose dont je me rendis compte avant de sombrer dans un profond sommeil. Ma dernière pensée fut qu'ils n'étaient peut-être pas si méchants que je l'avais supposé.

La maîtrise de soi en n'importe quelle circonstance n'est qu'un des arts de tous les sages. Je le savais, on me l'avait appris et inculqué en tant qu'agent du

D.A.S. En aucun cas je ne devais perdre le contrôle de moi-même. Pourquoi l'avais-je fait quand même ? Avec l'idée d'avoir peut-être commis une faute, je m'endormis.

CHAPITRE II

La chambre était spacieuse, claire et bien aérée. Les fenêtres coulissantes étaient ouvertes en grand. Du parc me venait une odeur de fleurs que j'aspirai avidement, avec un plaisir incomparable.

C'était bien agréable, ici.

À côté de moi bourdonnait un appareil. Je tournai la tête. Dans une petite armoire installée à côté de mon lit, un minuscule compresseur ronronnait et aéraït mon matelas en mousse plastique et le maintenait gonflé à fond. Un petit souffle d'air frais, parfumé à la lavande, s'échappait des buses au pied de mon lit. Cette fraîcheur câline fut agréable à mon corps en sueur. J'étirai mes membres avec contentement.

Lorsque je levai les bras, je remarquai avec étonnement les marques d'ecchymoses sur mes poignets, énormes et bleuâtres. Elles me remirent en mémoire les heures passées. Subitement, je sus tout ! Je me souvins même des cris que j'avais poussés. Troublé, je me dressai dans mon lit ; machinalement, je caressai du bout des doigts mes joues, qui étaient

fermes et lisses comme toujours. Quelqu'un avait dû me passer de la crème dépilatoire.

Je me rendis compte que je me trouvais dans une chambre bien équipée d'une clinique moderne. Tout portait à le croire, bien que l'on ait apparemment essayé d'éviter tout ce qui était trop sobre ou impersonnel.

Je ressentais un martèlement douloureux dans la tête. Si je bougeais un peu brusquement, une douleur fulgurante me traversait, mais cela se calmait aussitôt.

Prudemment, je me renfonçai dans les oreillers en poroplastique qui, toutes les dix minutes, étaient regonflés en douceur par le compresseur automatique. J'avais entendu dire que dans l'ancien temps on remplissait les coussins avec des plumes ou du fin duvet. Pour ma part, aujourd'hui, j'étais heureux de ne pas être obligé de reposer ma tête malade sur de tels instruments de torture. Comment ma mère avait-elle bien pu réussir à secouer ces monstres toutes les dix minutes sans me réveiller à chaque fois ? Peut-être ne me réveillait-elle pas du tout ?

Je ne pus retenir un sourire à cette évocation un peu spéciale, d'autant plus que ce n'était pas le moment de réfléchir à de tels détails.

J'appuyai sur le bouton des buses d'aération qui me gratifièrent aussitôt d'un nouveau courant d'air frais. Ensuite, je pressai le bouton rouge qui était

également à portée de ma main dans la petite armoire.

Le petit écran d'un visiophone s'alluma. Le visage rondet et souriant d'une infirmière plus toute jeune apparut. Le haut-parleur m'offrit sa voix :

— Bonjour, monsieur Konnat. Avez-vous bien dormi ? Je suis l'infirmière en chef. Vous pouvez m'appeler Mamy.

Elle rit doucement, et je lui souris en retour. Une femme charmante.

— Merci, Mamy. Puis-je parler au professeur Horam ? demandai-je dans le minuscule micro du visiophone.

Naturellement, elle-même pouvait me voir sur l'écran de son appareil. Son expression changea. C'était un signe de détente intérieure. J'avais l'habitude d'observer ces détails, c'est pourquoi celui-ci ne m'échappa point. Pour quelle raison Mamy était-elle si contente ?

— Ah, vous vous souvenez du professeur Horam ? C'est bien, c'est même excellent. Je suis contente pour vous, car je vous tiens pour un jeune homme charmant.

J'en fus étonné. Machinalement, je commençai à réfléchir.

— Qu'est-ce que vous entendez par là, Mamy ? Pourquoi ne devrai-je pas me souvenir du professeur ? C'est un excellent chirurgien et un bon

compagnon. Pourquoi donc...

Je m'interrompis car ses lèvres se mirent à dessiner un sourire particulier. Cela me donna encore plus à réfléchir. Peu à peu, je devins nerveux.

— C'est magnifique, monsieur Konnat, vous êtes vraiment guéri, vos paroles le prouvent. Croyez-moi, jeune homme, j'ai déjà assisté à d'autres scènes. C'était parfois épouvantable.

— Qu'entendez-vous par là ? lui soufflai-je.

— Ne vous en faites donc pas, dit sa voix profonde par le haut-parleur. Vous vous en êtes sorti. Vous souvenez-vous des discussions avec les spécialistes ? Les opérations de ce genre sont risquées. Mais, pour des raisons évidentes, on ne pouvait vous avouer que de telles interventions aboutissent quatre-vingt-dix-huit fois sur cent à une aliénation mentale totale. Vous comprenez ?

Oh oui, je comprenais ! Brusquement, je ne comprenais que trop bien !

Avec un gémissement, je me laissai retomber sur mes oreillers. Elle se tut jusqu'à ce que, après quelques instants, je demande :

— S'il vous plaît, voulez-vous m'envoyer le professeur Horam ? J'ai besoin de lui parler d'urgence.

— Bien entendu. Je vais le prévenir tout de suite. Désirez-vous autre chose ? Des rafraîchissements sont disponibles sur l'automate. Il vous suffit d'utiliser le clavier.

— Oui, je sais, merci. Au fait, combien de temps ai-je dormi ?

— Presque cinquante heures. Il y a deux jours, vous étiez sur la table d'opération. L'intervention a eu lieu aux premières heures de la matinée du 12 mai. Nous sommes aujourd'hui le 14 mai 2002.

J'approuvai de la tête, réalisant trop tard que ce mouvement accentuait ma migraine. Elle rit doucement et m'ordonna d'être prudent. Puis elle coupa et l'image s'éteignit.

C'était donc le début du 14 mai 2002. Alors, j'avais dormi deux jours et deux nuits. À en juger d'après l'état d'avancement de la technique biomédicale, je devais être déjà pratiquement rétabli. Les nouveaux produits activateurs de croissance cellulaire cicatrisaient même les blessures opératoires les plus difficiles en moins de cinquante heures. Toutefois, la douleur ravivée m'avertit que je n'étais pas encore entièrement guéri.

Je tendais l'oreille, impatient, mais le professeur Horam se faisait attendre. C'était l'un des plus célèbres neurochirurgiens dans le monde entier. Je le savais très bien, et l'infirmière en chef ne l'ignorait certainement pas non plus. Néanmoins, il y avait des choses qui n'étaient pas encore claires pour moi.

Il me semblait que ma mémoire avait souffert. Toutefois, cela ne concernait que les événements précédant immédiatement l'opération. En dehors de

ça, je ne pus constater aucun manque.

Je savais qui j'étais, ce que j'étais et ce que j'avais à faire.

J'étais Thor Konnat, j'allais sur mes trente-quatre ans, né le 19 juin 1968 dans un pays que l'on appelait à l'époque de ma naissance la République Fédérale allemande. Plus tard, mon père me parlait encore souvent de ce pays coupé en deux. Mais je ne m'en souvenais pas moi-même. Déjà, lors de mon baccalauréat, la République Fédérale allemande n'existait plus. Elle s'était fondue dans l'Allemagne réunifiée, puis dans l'Union Européenne, comme tant d'autres pays. Et cela seul comptait pour moi.

À l'époque, lorsque les différents États européens se réunirent en une fédération, mon père m'envoya aux États-Unis d'Amérique. Je devais y faire mes études d'astronautique et de physique nucléaire. Selon lui, les U.S.A. disposaient des meilleures écoles et universités. Et c'est ainsi que je m'étais envolé pour le nouveau continent.

Mais, par la suite, les choses se sont passées tout à fait autrement. Deux semaines après mon départ, la centrale nucléaire européenne d'Hallmann explosa. Mon père fut parmi les nombreuses victimes. À cause d'une pollution radioactive exceptionnellement élevée, on ne put entreprendre les recherches pour connaître les raisons de la catastrophe que des mois après.

Des physiciens nucléaires de renom avaient affirmé que de nouveaux processus nucléaires avaient dû en être la cause.

En revanche, les spécialistes mondiaux du D.A.S. avaient constaté que cette catastrophe était due à un acte de sabotage soigneusement préparé. C'était donc pour cela que le réacteur « B » de l'usine avait explosé.

Je m'envolai pour Washington afin de prendre connaissance des documents du D.A.S. En moi germa rapidement le soupçon que cette explosion ne s'était pas produite par hasard. Ce fut à cette époque, il y a environ treize ans, que je compris pour la première fois dans toute son étendue ce qui se cachait vraiment derrière le D.A.S.

Au-dessus du portail du bâtiment en béton tout simple était fixée une petite enseigne en laiton sur laquelle on pouvait lire : « Département Anti-espionnage Scientifique » – en abrégé : D.A.S.

Je fis la connaissance de quelques-uns des collaborateurs de cette organisation. Aucun de ces hommes n'avait alors moins de trente-deux ans. À mes questions, on répondit qu'il ne pouvait y avoir de personnel plus jeune, la formation de base s'étendant sur au moins douze années.

Peu de temps après, je pris conscience de ce que cela signifiait, et à présent – aujourd'hui, je suis moi-même un spécialiste du D.A.S. avec le grade de

capitaine.

Je réfléchis longuement sur des faits passés, ce qui, d'habitude, n'est pas mon genre. Cela provenait probablement de cette intervention dont on m'avait laissé ignorer le danger. On avait dû omettre de donner des consignes particulières à l'infirmière en chef, sinon, elle n'aurait pas parlé si ouvertement. Ou bien était-ce seulement un « truc » psychologique ? Cela paraissait très probable. Dans cette clinique, il ne pouvait y avoir de pareils ratés.

Je sentis un sourire acerbe se former sur mes lèvres. Avec des sentiments mitigés, je songeai à ce professeur Horam qui, visiblement, s'était tu vis-à-vis de moi sur des facteurs considérés importants.

Bien sûr, il avait obéi à des ordres, de même que moi j'avais à m'en tenir à mes instructions. J'estimai néanmoins qu'on aurait dû, ne serait-ce que par allusions, me faire savoir que l'opération pouvait conduire à la folie incurable.

Ma démente sur la table d'opération en était-elle une conséquence ? Avais-je échappé de justesse au spectre de l'aliénation mentale ? Cela en avait bougrement l'air. L'idée m'épouvanta. Je devins de plus en plus nerveux, jusqu'à ce que, subitement, j'entendisse le vibreur de la porte. La clinique avait un équipement confortable. Rien n'avait été négligé. Toutefois, l'écran des visiteurs ne s'allumait pas ! Une mesure de sécurité ?

Je grommelai un « entrez » maussade. Les panneaux coulissants s'ouvrirent silencieusement. Je vis un homme très grand et maigre. Il donna encore à des assistants quelques brèves instructions dont je ne pus comprendre les paroles. Puis il entra, seul.

Le professeur Horam toussa doucement et ajusta ses lunettes d'écaille. Il s'efforçait visiblement d'éviter mon regard agressif. Un sourire un peu gêné parut sur ses lèvres. Il s'approcha lentement.

— Si, maintenant, j'affirmais que je suis Napoléon I^{er} sur la route de Moscou, qu'en penseriez-vous ? lui dis-je sans le saluer.

Je sentis qu'à ces mots mon front rougissait. Ma réaction ne semblait nullement le surprendre, mais son sourire compréhensif m'énerva davantage.

— Très bien ! Vous vous en êtes très bien remis, dit-il distraitement.

— Mais, je suis Napoléon, affirmai-je, excédé. Oseriez-vous prétendre que vous ne connaissez pas ce grand général ?

Je passai ma main droite dans l'encolure de ma veste de pyjama, et le regardai menaçant.

Horam commença à rire. Cela lui enleva le reste de sa gêne.

— Écoutez, un homme qui, à la suite d'une opération au cerveau devient fou pour des raisons mystérieuses, ne se prendrait jamais ni pour Napoléon ni pour Icare, si vous permettez cette remarque. Il

haïrait son entourage et essaierait de planter ses dents dans ses surveillants. Content ?

— Non, dis-je sèchement. On m'a dit que même pour des phénomènes énigmatiques, il y a une raison. Alors, pourquoi parler de raisons mystérieuses ? Connaissez-vous si peu votre métier que vous ne sachiez pas exactement pourquoi vos malades ont perdu la raison dans quatre-vingt-dix-huit pour cent des cas ? Je croyais que dans le domaine de la lobotomie vous étiez une sommité.

Il me regarda sans un mot, nullement vexé.

— Vous êtes énervé, je comprends. L'infirmière en chef avait comme consigne de vous informer mais non de vous choquer. Elle a un peu dépassé les limites autorisées.

— Laissez Mamy tranquille. Elle, au moins, m'a dit la vérité, claire et nette, comme je l'aime. Je sais donc que je n'ai échappé que de justesse à la folie. Pourquoi ne m'avez-vous pas informé avant l'opération des suites possibles ? Ou bien n'en avais-je pas le droit ?

Il enleva ses lunettes et en examina les verres à la lumière.

— On m'avait donné un ordre. Il venait du quartier général du D.A.S. à Washington, expliqua-t-il posément en s'asseyant enfin.

Son regard posé sur moi était scrutateur.

— Vous savez, Konnat, que je suis un médecin

fonctionnaire. J'ai déjà dû exécuter de semblables interventions sur plusieurs spécialistes du D.A.S. J'ai interdiction de parler auparavant des dangers qui en découlent. Je ne puis seulement qu'espérer que le malade concerné réfléchisse de lui-même. Cela va à l'encontre de ma conscience de médecin. Cela ne m'est pas facile, vous pouvez le croire ; mais je sais aussi que chaque agent du D.A.S. est obligé de sacrifier sa santé, même sa vie, si cela est nécessaire, lorsque la situation l'exige. Vous aussi, vous vous êtes engagé par écrit lors de votre examen final à l'Académie du D.A.S. Vos supérieurs, dans une situation extrême, ne sont pas obligés de vous informer au préalable des suites éventuelles d'une intervention chirurgicale. Bien entendu, il doit s'agir d'un cas vraiment catastrophique tel que prévu au paragraphe 86 B du règlement intérieur : « ... S'il était prouvé sans doute possible que la sécurité du pays et de ses citoyens était en danger, le D.A.S. n'est pas engagé... »

— Vous n'aviez pas besoin de me rappeler ce paragraphe, l'interrompis-je. Je le connais par cœur. Mais, tout de même, je trouve votre silence très incorrect. Vous auriez dû me faire au moins une allusion, d'autant plus que je pensais que les interventions neurochirurgicales ont perdu depuis belle lurette leurs spectres. Nous sommes au XXI^e siècle.

— Cela aurait changé quoi ? répondit-il

calmement. Vous vous y seriez opposé, c'est sûr. Personne de normal ne consent à une telle intervention. J'ai dû diviser, pour un bref moment, votre *Moi*. Cela représente un grand danger, lors d'une opération aussi spéciale. Le corps ne peut en être endommagé. L'esprit, oui. Aurais-je dû vous dire cela ?

Je me tus, repassant le fameux paragraphe dans ma tête. Le chef du D.A.S. avait bel et bien, dans les cas extrêmes, le droit de disposer à sa guise d'un agent sans devoir l'informer auparavant. Il semblait donc que quelque chose était arrivé dépassant largement le cadre d'une affaire criminelle ordinaire. S'il n'en avait pas été ainsi, le Vieux n'aurait jamais donné de telles instructions.

Je commençais à me calmer.

— Bon, professeur, laissons cela. Juste encore une question. J'étais bel et bien déjà sur le seuil, n'est-ce pas ? Je me souviens confusément avoir hurlé. Est-ce vrai ?

Il hocha la tête sans conviction, nettoya de nouveau ses lunettes et les rechaussa.

— Vous en étiez effectivement bien près, mais vous vous êtes rattrapé juste à temps. Vous avez une volonté très forte et très extravertie. Seuls des hommes tels que vous ont une chance. Pour moi, c'était terrible d'entendre vos cris épouvantables. Vos, humm !... disons mots grossiers ne m'ont pas impressionné. Mais le désespoir et la haine dans vos

yeux... !

Il toussa légèrement. Je serrai les lèvres et me tus également puisque je pouvais m'imaginer les hurlements que j'avais poussés dans la salle d'opération. Ce n'étaient certes pas des paroles de bonne société.

— Mais de cela, personne ne peut vous en tenir rigueur, capitaine, poursuit Horam. Vous devez comprendre que lors de la coupure de la première fibre nerveuse, il se produit un dédoublement de la conscience que nous ne savons pas encore contrôler. Ce nerf est en liaison directe avec la fonction de la deuxième fibre dont la coupure est également nécessaire pour que l'intervention réussisse. Mais il se passe au moins cinq minutes avant que le chirurgien puisse, après avoir sectionné le premier cordon nerveux, parvenir au deuxième. Ce sont là les cinq minutes critiques que vous avez vécues avec toutes ces peurs et ces douleurs. On ne peut rien y changer. Le dédoublement de la conscience s'arrête immédiatement une fois que le nerf placé plus loin a été coupé à son tour. Après que nous avons dénoué les crampes de votre musculature par des électrochocs, vous vous êtes calmé presque instantanément.

L'horreur me faisait encore frissonner maintenant chaque fois que j'y pensais.

— Il fallait le faire car vous avez failli arracher votre tête des pinces opératoires. Vous êtes fort comme un bœuf, si vous me permettez cette

comparaison, ajouta Horam.

Je voulus rire mais me ravisai, car au premier son ma tête bourdonna. J'avais l'impression que ce professeur vénérable avait ricané. Je le regardai avec insistance. Il toussa discrètement et ignora ma réaction émotionnelle.

— Vous savez que toutes les performances spirituelles, intellectuelles, morales et mentales sont liées à l'écorce du cerveau humain. Il y a d'innombrables zones que de nos jours nous connaissons assez précisément, bien que cet « ordinateur » complexe et abouti pose encore beaucoup d'énigmes. Toujours est-il que nous savons où nous devons chercher ces nerfs fins comme des cheveux et cachés, nerfs responsables du fait qu'un être humain est sensible aux effets hypnotiques. Si l'on sectionne ces deux fibres – qui n'ont rien à voir avec le reste des centres du cerveau – un homme ainsi opéré ne peut plus être influencé par une volonté étrangère. Il ne réagit plus non plus aux drogues qui, généralement par paralysie du centre de volonté, peuvent en faire un enfant bavard.

« Tout dépend de ces deux nerfs minuscules et à peine visibles qui établissent une liaison entre les centres de commandement du cerveau, les groupes autarciques du cervelet et les organes du corps et des sens. Il existe des fibres de liaison en quantité innombrables qui, chacune, ont une tâche différente.

L'écorce grise du cerveau principal à elle seule comprend environ soixante-dix millions de cellules nerveuses. Mais pour nous comptaient seulement les deux liaisons responsables du fait que l'on puisse hypnotiser un homme, le rendre « ivre » par des drogues et par d'autres moyens le contraindre à livrer complètement la vérité absolue. Nous avons réussi cette intervention. Ainsi, vous êtes désormais l'un des rares exemplaires d'*homo sapiens* dont le centre de volonté ne puisse être neutralisé par aucune méthode connue. Vous garderez toujours le contrôle de vous-même. L'interrogateur ne se rendra même pas compte d'une ivresse habilement simulée. Presentez-vous seulement, Konnat, ce que cela signifie pour un agent du D.A.S. ? Pour un spécialiste auquel on peut injecter au moindre soupçon un produit qui l'amène à débiller tous ses secrets ? Je vous ai donné une *assurance-vie* efficace ! La prime en était votre lutte avec votre *Moi*, lutte que vous avez gagnée. Je vous félicite !

Horam sembla subitement excité. Ses yeux brillèrent. Son geste répété à ses lunettes ne me gênait plus. La fascination de l'explication m'avait psychiquement subjugué.

Je commençai à gémir, puis à rire. Je ne pouvais plus lui en vouloir, d'autant plus que je voyais combien il était enthousiasmé par le succès de son travail.

— Arrêtez, professeur. J'en ai assez de cette histoire de cerveau. Quoi qu'il en soit, j'admets que les perspectives sont réjouissantes. Il y a environ six mois, on m'avait injecté un produit, et sous son effet, j'ai promptement révélé que j'étais le capitaine Thor Konnat du D.A.S. Cela a failli me coûter la vie. Il s'en fallut d'un cheveu.

— Vous voyez ! Cette intervention était nécessaire, car vous êtes destiné à prendre en charge la résolution d'un cas dans lequel votre particularité nouvelle paraît indispensable. Je n'en sais pas davantage, mais...

Il n'acheva pas sa phrase et me regarda, interrogateur. Mon visage devint un masque.

— Quel temps fait-il, professeur ?

— Pardonnez-moi, murmura-t-il. J'ai oublié que vous êtes un agent du D.A.S. Je n'essayais pas de vous cuisiner. D'ailleurs, pour vous rassurer, en dehors de moi-même, personne ici à la clinique, ne sait qui vous êtes. Si on vous le demande, alors...

— Je sais, l'interrompis-je. Je suis M. Konnat, représentant général d'une usine d'hélicoptères. J'ai voulu me faire opérer par vous à la suite de continues crises de vertiges.

— C'est exactement cela. Et maintenant, laissez-moi regarder cette plaie. Dans trois jours, je dois vous déclarer entièrement apte au service et vous libérer. L'affaire semble brûlante.

Je ne lui dévoilais pas que, moi-même, je n'avais aucune idée de ce qui avait été machiné dans les bureaux et les laboratoires gigantesques du « Département Anti-espionnage Scientifique ». Je savais seulement que l'on m'avait choisi pour tirer les marrons du feu. Et c'est à ce sujet que je tenais à dire un mot au Vieux.

— Très bien, dit Horam avec satisfaction. Les incisions dans le cuir chevelu sont pratiquement guéries. Dans les trois prochains jours, la plaque osseuse sera complètement ressoudée. Avez-vous encore des douleurs au toucher ?

Il palpa ma tête au point que je poussai un cri. Il eut un sourire en coin, puis il demanda par l'intermédiaire du communicateur une infirmière avec un chariot à instruments, et m'appliqua un nouveau biopansement sur les plaies.

Sur la peau de mon crâne, on aurait cherché en vain la moindre suture. Depuis plusieurs années, on ne faisait plus que « coller » les plaies, même les plus importantes. Il s'agissait d'un tissu cellulaire vivant, produit en culture synthétique, qui procurait une guérison très rapide et la fermeture des incisions sans couture. Les phénomènes de rejet par l'organisme avaient été vaincus.

La médecine avait fait des progrès faramineux. Et cela ne concernait pas uniquement le domaine biocellulaire ; le cancer et nombre d'autres maladies

appartenaient depuis longtemps au passé.

Après m'avoir soigné, le professeur Horam se retira en disant :

— Monsieur Konnat, je suis satisfait. Vous pouvez manger et boire ce que vous voulez. Cela ne vous fera aucun mal. Méfiez-vous simplement des mouvements brusques et irréfléchis, et ne lisez en aucun cas, car votre centre visuel est encore fatigué.

Il me fit un signe amical, et avec l'infirmière, quitta la chambre.

Je pestai doucement et me passai la main dans les cheveux : on ne me les avait coupés que le long des incisions. Ces quelques endroits dégarnis pourraient être masqués par les autres cheveux. Je n'avais pas de souci à me faire de ce côté-là. En revanche, je me martyrisai la tête à essayer de deviner à quoi je devais m'attendre à Washington. Certainement pas quelque chose de facile, c'était sûr. Sinon, le chef ne se serait jamais décidé à m'exposer à de tels dangers. Pour cela, je le connaissais trop bien. De plus, nous étions des amis.

J'étais très curieux, mais aussi inquiet. J'étais en rogne à cause des trois jours que je devais, bon gré mal gré, passer encore dans cette chambre.

(...)